

« Le Monument inattendu »

Gilles Marsolais

Numéro 68, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29293ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (1993). Compte rendu de [« Le Monument inattendu »]. *Jeu*, (68), 214–217.

édifice². Mais *les Nuits de la «Main»* ne s'adresse pas à un public averti seulement. Les lecteurs de tous horizons y trouveront leur compte. Les auteurs se gardent bien de prétendre à l'exhaustivité; ils avouent même que, dans plusieurs cas, les recherches sont encore trop peu avancées pour leur permettre de formuler des conclusions satisfaisantes. Fruit d'un travail de défrichage de longue haleine — cinq ans de recherches sans aucune subvention (bravo!) —, cette étude dresse un premier constat, à partir duquel de nombreuses perspectives de recherche se dessinent, tant dans le domaine de l'architecture, de la photographie, de la musique, du théâtre, du cinéma, de la danse que de l'anthropologie, de l'histoire et de l'urbanisme. L'ouvrage donne la conviction profonde qu'une sensibilité grandissante s'est développée à l'égard des établissements historiques et du patrimoine, ce qui ne pourra qu'améliorer notre appréciation de l'environnement urbain montréalais.

Philip Wickham

«Le Monument inattendu»

Ouvrage de Jean-Marc Larrue. Montréal, Hurtubise HMH, Cahiers du Québec, coll. «Histoire», 1993, 322 p.

Une histoire pleine de surprises

Après avoir publié *les Nuits de la «Main»*¹, en collaboration avec André-G. Bourassa, Jean-Marc Larrue, en solo cette fois, consacre une monographie au Monument-National. Faut-il se surprendre d'y retrouver certains passages repiqués à peu près intégralement de l'ouvrage précédent? Cela n'enlève rien à la valeur de cette étude qui, en retraçant la petite histoire d'un lieu privilégié, fouille l'histoire d'un peuple dont ce lieu, plus que tout autre, révèle les aspirations, les réussites, les échecs et, surtout, les paradoxes.

On ne saurait imaginer destin plus paradoxal que celui du monument dont personne, jusqu'à tout récemment, n'a voulu, mais que tous ont abondamment utilisé et exploité. En plus des Québécois francophones, qui ne l'ont jamais tout à fait délaissé, le Monument-National a longtemps été fréquenté par les Québécois d'origine juive, chinoise, haïtienne, syrienne, italienne, ainsi que par les anglophones (irlandais et canadiens-anglais [*sic*]). Le «phare de la race», son «arsenal», son «temple», a surtout été un monument à la multi-ethnicité montréalaise. (p. 17)

2. Voir le compte rendu de Gilles Marsolais sur *le Monument inattendu* dans ce numéro.

1. Voir le compte rendu de Philip Wickham dans ce numéro.

Grand rêve de la francophonie d'Amérique, rempart dressé contre l'anglicisation, brèche française dans la partie ouest de Montréal, le Monument-National devait être le symbole vivant du dynamisme des Canadiens français. Même au point de vue architectural, l'édifice devait se démarquer du style néo-roman ou victorien de l'époque, en combinant des «éléments néo-baroques et maniéristes» qui rappelleraient «les *palazzios* de la Haute Renaissance» (p. 62). Les quatre étages sont horizontalement homogènes, mais tous différents les uns des autres, ce qui donne à l'édifice une totale variété verticale. Le tout devait être rehaussé de deux logettes sur le toit, qui ne furent jamais construites, et décoré de statues de personnages illustres, dont les niches sont toujours vides!

La combinaison de ces éléments parfaitement disparates et pourtant harmonieux donne au bâtiment un caractère paradoxal d'irrégularité et de stabilité, de dynamisme et d'équilibre précaire, dans lequel plusieurs ont cru reconnaître l'expression du Canada français de l'époque. (p. 63)

Novateur par son architecture, le Monument le fut aussi par sa structure d'acier, l'une des premières de l'époque.

Ce projet colossal, qui s'inscrivait dans un vaste plan d'urbanisme jamais réalisé, fascina l'imagination de la bourgeoisie francophone, en cette difficile fin du XIX^e siècle. Sa genèse nous vaut les pages les plus captivantes de l'étude. L'auteur nous raconte, comme le ferait un témoin oculaire, les tribulations qui ont précédé la

construction de l'édifice et qui préfiguraient son destin mouvementé. Laurent-Olivier David, grand inspirateur de ce projet, et ses compagnons de l'Association (future Société) Saint-Jean-Baptiste, firent preuve d'une foi et d'une détermination à toute épreuve.

Les coûts de construction ont (évidemment!) dépassé les prévisions, et il a fallu recourir à toutes sortes d'initiatives pour financer le projet, y compris une loterie (déjà!), qui créa mille difficultés. Mais l'avenir de la «race» était en jeu, et l'édifice, bien qu'un peu tronqué, finit par voir le jour.

L'apothéose de l'ouverture fut de courte durée et, devant les contraintes économiques, on dut louer des parties de l'édifice à tous ceux qui voulurent bien l'occuper. C'est ainsi qu'on y présenta des combats de lutte et de boxe, au grand scandale de l'élite francophone! On estima même que l'édifice était devenu «le Monument des autres» (p. 83), comme on devait surnommer plus tard «la Place des Autres» cette Place que nous connaissons bien. À preuve que l'histoire...

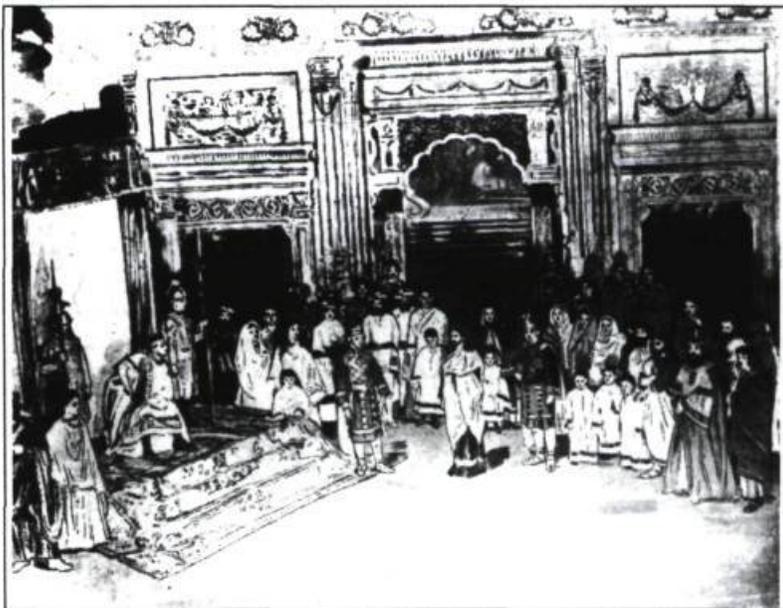
Malgré les innombrables difficultés qu'éprouvèrent les gestionnaires du Monument, l'auteur nous montre comment l'idéal de ses concepteurs se maintint, à travers une série d'activités qui donnèrent un souffle nouveau à la collectivité québécoise. C'est au Monument que le mouvement féministe québécois prit son essor, là que s'illustrèrent les grands orateurs québécois et étrangers, les Chapleau, Mercier, Laurier, Bourassa (Henri, bien sûr), Drapeau, Groulx. Si le sujet de prédilection y était le nationalisme canadien-français, les questions internationales n'en étaient pas exclues. C'est ainsi qu'entre 1930 et 1940 on put y entendre en alter-



nance le sioniste David Ben Gourion et l'antisémite Adrien Arcand!

Le Monument-National abrita durant soixante-dix ans une très grande variété de cours de techniques, d'économie, de langue, d'art, etc., attirant chaque année de 500 à 1 000 élèves, ce qui en fit la «première université populaire d'Amérique». Ces cours «ont devancé, favorisé et, parfois, provoqué la formation d'écoles spécialisées» (p. 159) : HEC, École de technologie supérieure, Institut de tourisme et d'hôtellerie, Conservatoire d'art dramatique. La première école d'art dramatique du Québec, le Conservatoire Lassalle, est née au Monument et s'y est développée.

Pour le monde du spectacle, à qui il n'était pourtant pas destiné, le Monument-National fut un lieu privilégié. D'abord occupé par les artistes anglophones et le théâtre yiddish, dont il fut durant soixante ans un haut lieu en Amérique, le Monument ne tarda pas à recevoir des spectacles francophones de toutes catégories, tant amateurs que professionnels. Elzéar Roy y établit les Soirées de Famille qui, en trois saisons (1898-1901), présentèrent soixante-neuf productions différentes! Julien Daoust y monta en 1902, avec soixante comédiens, la première des célèbres Passions, attirant, en quatre semaines, plus de 40 000 spectateurs! De 1921 au milieu des années quarante, les Veillées du bon vieux temps, animées par Conrad Gauthier, y célébrèrent les valeurs traditionnelles, révélant plusieurs artistes dont la célèbre madame Bolduc. Mais déjà en 1923, une jeune troupe, les Compagnons de la Petite Scène, y monte un spectacle inspiré par le style de Jacques Copeau. Le public est réticent, surpris par l'une des



premières manifestations de la modernité théâtrale au Québec. Pierre Dagenais et son Équipe y consacreront plus tard (1942-1947) la victoire de la modernité.

Esquisse d'une scène de *la Passion* en 1902, tirée de l'ouvrage de Jean-Marc Larrue.

C'est toutefois l'opérette qui, de 1921 à 1955, sera le genre le plus apprécié par le public du Monument; d'abord avec la Société canadienne d'opérette, puis avec les Variétés lyriques de Lionel Daunais et Charles Goulet qui, durant dix-huit saisons, «ont assuré au Monument-National la plus longue série de succès publics et artistiques de son histoire» (p. 237). À compter de 1938, c'est Gratien Gélinas qui y vient, chaque année, sous les traits de Fridolin, divertir le public en ce temps de guerre. En 1948, Gélinas y crée *Tit-Coq* et ouvre la voie à la dramaturgie québécoise.

Les Compagnons de saint Laurent, le Rideau Vert, le Théâtre-Club et plusieurs compagnies plus éphémères ont joué au Monument. Édith Piaf, Charles Trenet, Henri Salvador et plusieurs autres vedettes françaises y ont chanté. Notre burlesque et

notre music hall y ont fleuri, avec Olivier Guimond, père et fils, Alys Robi et combien d'autres. Le cinéma, dans les salles secondaires (Éden et Starland), la musique et la danse ont aussi occupé le Monument. L'auteur ne mentionne toutefois pas les spectacles de Marcel Marceau, qui y révéla le mime à bien des Québécois.

La dégradation du quartier et l'ouverture de nouvelles salles plus confortables rendirent précaire l'existence du Monument. C'est un miracle qu'il n'ait pas été détruit. Il a fallu que Phyllis Lambert et Sauvons Montréal alertent la population et les gouvernements pour que, *in extremis*, l'édifice, devenu propriété de l'École nationale de théâtre du Canada, soit reconnu comme «bien culturel classé» (p. 289). Il sera entièrement rénové en 1992-1993.

Malgré le soin et la rigueur apportés à cette étude, quelques petites incorrections s'y sont glissées. Ainsi, Jean-Paul Jeannotte s'y trouve prénommé «Jean-Pierre» (p. 237) et on parle de «l'abaissement du cadre de scène d'environ un mètre» (p. 295), lors de la rénovation, alors qu'en réalité le cadre de scène a été haussé d'environ deux mètres. En outre, l'éditeur a utilisé une encre d'impression plus grise que noire, ce qui fait paraître un peu pâlotte la partie de l'iconographie reproduite dans le texte. Heureusement, plusieurs documents visuels sont présentés hors texte, sur papier glacé, avec beaucoup de précision.

En dépit de ces réserves mineures, *le Monument inattendu* sera désormais la référence sur le sujet. Les notes, la bibliographie et l'index constituent de précieux éléments pour la recherche. Mais, surtout, sous la plume de Jean-Marc Larrue, le vieil édifice prend vie, tout comme les cent ans de son histoire. L'auteur sait communiquer la passion qu'il a pour son sujet et on y voit,

en fin de compte, comment un grand rêve généreux, même écorché par la réalité, peut être porteur de fruits imprévus.

Le volume se termine par une question : le Monument va-t-il encore nous réserver des surprises? «Ce serait bien dans la logique de ce monument inattendu!» conclut l'auteur (p. 301). Allons-y d'une hypothèse : le Québec devient indépendant; alors le Monument-National, propriété d'une institution pan-canadienne...

Gilles Marsolais

«Profils perdus d'Antoine Vitez»

Ouvrage de Jean-Pierre Leonardini, Paris, Messidor, coll. «Libre Propos», 1990, 93 pages.

Avec *Profils perdus d'Antoine Vitez*, Jean-Pierre Leonardini nous convie à la rencontre informelle d'un ami disparu. Cette plaquette trace les grandes lignes du trajet artistique, intellectuel, politique et humain du metteur en scène Antoine Vitez. C'est un cri du cœur à la suite de la perte d'un être cher, un réquisitoire écrit à chaud (terminé le 6 juillet 1990, peu après la mort de Vitez) afin de conserver vivante la mémoire d'un proche. Enfin, c'est une tentative de connaissance de Vitez, l'homme, et d'explication de sa démarche, pour ceux qui ne l'ont pas connu.

Le corps de l'ouvrage porte sur la carrière théâtrale d'Antoine Vitez. Leonardini y présente les principales étapes de la vie du metteur en scène : son arrivée tardive, à